

PETIT COURRIER DES DAMES
PARIS 48, rue VIVIENNE
MODES DE PARIS - CHRONIQUE BEAUX-ARTS

THÉÂTRE - ÉCONOMIE DOMESTIQUE



MODES

On nous demande comment s'emploient les tissus à jour, dentelle, épervier et toile d'araignée : Mais comme tous les autres tissus. Ils se prêtent aux jupes droites comme aux draperies; on les organise de bien des façons, et ils ne nécessitent aucune invention extraordinaire. Il leur faut un dessous en soie, mais n'en met-on pas au cachemire, au voile, à la mousseline de laine?

Voici une manière simple et charmante pour l'étamine à rayures à jour crème sur fond café brûlé. (Vu vendredi à l'exposition de peinture.) On plisse la jupe en formant le dessus du pli avec le jour de l'étoffe, et sur cette jupe plissée on jette un grand voile noué sur la tournure, par un large ruban de moire café ou crème. Le corsage forme, sur un gilet montant, à pointe et très collant, une petite veste, dont la basque s'ouvre sur le nœud de la ceinture. La veste est en étamine et le gilet en faille café brûlé. La manche ronde, sans garniture, est dépassée par un poignet en toile, comme le col.

Ce costume, que nous avons pu regarder tout à notre aise, était porté, avec une grâce charmante, par une toute jeune femme; il était complété d'une capote sans brides, en dentelle de laine crème, couverte de coquelicots éparpillés et retombant en grappe. L'encas couvert d'étamine comme la robe,

avec une dentelle au contour et un nœud en moire crème, serrant une énorme poignée en ivoire, sculptée de monstres hindous grimaçants et grotesques.

Une invention jolie, quoique bizarre, c'est la gaze tissée avec des perles plomb. Que n'imagine-t-on pas pour amuser la futilité des femmes!

La mode cet été n'a pas lieu de se plaindre : vit-on jamais plus de fantaisies de toutes sortes? A peine a-t-on le temps de signaler une nouveauté, qu'une autre la remplace; c'est une course effrénée, sans trêve et sans but indiqué.

Reposons-nous un moment chez mesdemoiselles Vidal, qui vont faire passer devant nos yeux quelques jolis costumes d'un trousseau exposé en ce moment dans leur salon. Le bon goût et la grâce des corsages, des garnitures élégantes et des draperies originales, attestent le talent de cette maison. Voici la robe de mariée en Victoria à grosses côtes, mélangée de crêpe lisse et de point à l'aiguille descendant en cascade sur une traine carrée, arrondie de côté. Des piqués de fleur d'oranger capitonnet le tablier.

Robe de visites en faille française mousse, d'une élégance hors ligne, garnie d'un tissu de laine à

jour, brodé de lacets et de perles multicolores, une nouveauté que nous voyons pour la première fois.

Un costume de voyage, en lainage à rayures éteintes combiné avec l'uni assorti au fond, a une allure sim-



Costume en crêpon blanc broché, pour jeune fille.
De mademoiselle Guiard, 19, rue Blanche.

ple, qui plaît. Quelques plissés voilés par une draperie très courte et un veston-corsage décoré de boutons dorés.

Une matinée en voile blanc, garnie de quilles en dentelle que dégagent les fentes de la longue casaque. Cette casaque dessine la taille et s'ouvre sur un long bouffant en surah blanc; des coquilles de dentelle remontent aux fentes; des nœuds et des attaches en ruban ottoman complètent un ensemble aussi jeune que coquet.

Une mantille en gaze, tissée de perles-plomb, s'arrête à la taille, puis descend en cintre de chaque côté de la tournure; un soupçon de manche, des flots de dentelle piqués de cornes et de boucles en ruban de moire, rendent tout papillonnant ce vêtement déjà très gracieux.

La robe de la mère de la mariée est en faille française grenat clair; elle est à traine manteau de cour, couverte de superbes volants de Chantilly de soixante centimètres de hauteur; dans le bas, posée en cercle et de côté mise en panneau, une fort belle broderie de perles plomb.

Nous voyons encore de bien jolies choses; des matinées très simples en nanzouck, façon princesse avec des broderies anglaises et des rubans de couleur; des déshabillés pour la campagne, qui ne ressemblent en rien à ce qui s'est fait jusqu'à présent. Décrivons-en deux, qui attirent plus particulièrement l'attention. L'un en voile bleu pâle, avec deux biais en tissu japonais rose de Chine brodé de chimères en soie, posés sur la sous-jupe de taffetas, a une casaque demi-ajustée, ouverte sur un très long fichu en soie japonaise, dont les pans sont pincés par des nœuds. L'autre, en foulard chair, est orné d'un galon ancien fond crème avec dessin multicolore en soie; ce galon décrit des créneaux dont l'intérieur reçoit un pli creux. La casaque se ferme de côté et sa garniture reproduit celle de la jupe; la manche, enjolivée de dentelle, a la forme pagode. Plairait-il à nos lectrices de connaître les prix des costumes que nous venons de décrire? les voici: Robe de mariée, 500 fr. Costume mousse, 450 fr. Costume de voyage, 200 fr. Par-dessus, 150 fr. Matinée en voile, avec dessous de taffetas, 130 fr. Robe de la mère, si l'on fournit les dentelles, 500 fr.

Et maintenant, mes chères lectrices, quittons toutes ces séductions, et transportons-nous à Saint-Augustin, où a lieu le mariage de mademoiselle du T... avec un tout jeune officier, dont le nom est en grand honneur dans l'armée. Toilette ravissante, et qu'il nous est facile d'examiner. La traine est en superbe cachemire de l'Inde, de ce cachemire si fin, qu'il vaut 50 fr. le mètre; il n'est pas faux celui-là! Un jeté de bouquets de fleurs d'oranger est brodé en soie et au passé, et une guirlande court au bas et sur les côtés; c'est superbe et simple. Cette traine mobile sur la jupe unie de satin blanc, est montée par des plis-tuyaux qui fournissent une tournure assez accentuée et arrondie. Le corsage en cachemire à longue pointe, le bord brodé, ainsi que le col, la manche et les côtés qui touchent au plastron de satin. On ne peut voir rien de plus réussi, de plus simple et de plus riche tout à la fois, et ne visant pas à l'effet.

Dans l'assistance nombreuse, quelques costumes criards, comme certaines femmes de militaires en ar-

borent; mais, en somme, beaucoup de costumes charmants; quelques robes à traine, peu de vêtements, et tous portés par des personnes d'un certain âge; beaucoup de polonaises droites en dentelle, sorte de long pardessus, qui voile en partie le costume. On se sert pour ce genre de vêtement, d'une laize de soie ou de laine; la taille très ajustée et les devants plissés de deux plis rabattus, sont ouverts droits sur le corsage; une suite d'attaches en ruban de moire ou de satin se nouent tout le long et enferment la dentelle coquillée en spirale et en façon de jabot; cette dentelle tourne en bas, couchée en spirale. Une manche large, serrée par une coulisse en ruban de satin.

Il a tout à fait bon air ce pardessus, et nous le signalons particulièrement à nos lectrices. Sur un costume clair, comme sur le costume de couleur foncée, il fait très bien, et mieux sur la jupe droite à tablier drapé que sur un fouillis de draperie. On le jettera sur les costumes de mousseline, de gaze, de foulard, de couleurs claires, soit aux eaux, soit à la mer ou à la campagne. Vous le voyez, mesdames, il sera de tous les plaisirs d'été. Modèle créé par mesdemoiselles Vidal.

CORALIE L.

CORSET ANNE D'AUTRICHE, CEINTURE RÉGENTE

De mesdames de Vertus, sœurs, 12, rue Auber, Paris.

Il nous est bien difficile de dire lequel nous préférons de ces deux corsets. Nos lectrices nous mettent dans un grand embarras en nous demandant notre avis. Le choix d'un corset est autrement important que le choix d'une étoffe. Nous répondons que le succès de ces deux corsets est égal; que le corset Anne d'Autriche est l'auxiliaire indispensable des costumes d'apparat, et que les fêtes d'avril et de mai lui ont fait un nouveau succès. Nous dirons en faveur de la ceinture Régente que les élégantes aiment sa coupe, ses proportions mignonnes et qu'elle est l'accompagnement des toilettes légères de l'été. Nous arrivons donc à l'époque de son triomphe. Tous deux ont une coupe cambrée qui avantage; dans l'un, on est plus soutenu; dans la ceinture Régente, peut-être, aura-t-on plus de souplesse. Mesdames de Vertus, dont le nom et le talent sont connus, modifient leur coupe suivant la taille qu'elles doivent emprisonner.

HYGIÈNE

Parfumerie Guerlain, 15, rue de la Paix.

Nous engageons vivement nos lectrices, d'après les conseils de M. Guerlain, à ne pas sortir sans voilette. Elle est peut-être encore plus nécessaire l'été que l'hiver, parce que la poussière s'incruste dans la peau et que si l'on oublie de l'enlever avec de la crème de fraise, elle abîme le teint en y laissant des taches souvent difficiles à enlever. Il vaut donc mieux user de précautions que de recourir à des remèdes. La crème de fraise, excellent cold-cream, se garde indéfiniment, même pendant les fortes chaleurs. Non seulement elle conserve le teint clair et diaphane, mais encore, par un usage continu, elle enlève toutes les efflorescences, boutons, taches et rugosités. Avec la poudre de Cypris, ce sont les meilleurs cosmétiques dont on puisse faire usage. Les personnes dont le sang afflue vivement à



4520

Journal des Demoiselles

Modes de Paris.

ET PETIT COURRIER DES DAMES RÉUNIS

Rue Vivienne, 48.

Costumes de *M^{me} PELLETIER VIDAL*, 17, r. Duphot. Costume d'Enfant de *M^{me} TASKIN*, 2, r. de la Michodière. Ceinture Régente et Corset Anne d'Autriche de *M^{mes} de VERTUS*, 12, r. Suber. Parfums de la *M^{me} GUERLAIN*, 15, r. de la Paix. Stoffes en foulard de la *COMPAGNIE DES INDES*, 27, r. du 4 Septembre.

la peau après le repas, se trouveront bien de l'emploi de la crème émoulliente au suc de concombre.

Nous conseillons toujours pour les mains le savon sapo-ceti au blanc de baleine, et la pâte de velours.

La grenadine est un excellent cosmétique qui s'emploie

aussi bien pour le visage que pour les mains, nous la recommandons particulièrement ainsi que l'Eau de Cologne Impériale Russe dont l'odeur exquise dissipe le mal de tête. Sa limpidité et sa blancheur sont dues aux alcools de première qualité employés dans sa fabrication.

EXPLICATION DES GRAVURES NOIRES (pages 169 et 171)

Costume en crépon blanc broché pour jeune fille. — Sous-jupe en taffetas couverte par une jupe en crépon, garnie d'une haute dentelle de laine dont les dents s'enlèvent sur un plissé en taffetas. Corsage à pointe boutonné derrière, avec petite basque finissant à la hanche. Le décolleté en cœur est rempli par une guimpe en dentelle, montée à un col droit piqué d'un nœud. Manche en crépon, arrêtée au coude et terminée par un bouillon en dentelle, serré au-dessus du poignet, dans un bracelet en ruban; nœud papillon intérieurement. Ceinture en ruban de satin blanc.

Costume en surah à mille carreaux changeants gris et cerise. — Jupe en surah couvrant un dessous de taffetas; au bas est appliquée une haute dentelle en tulle brodé, lés de derrière plissés avec une dentelle les rattachant à la jupe. Grande draperie-tablier, coupée en façon de pointe châle et relevée d'un côté par un pli-godet, le côté opposé est arrondi. Corsage à petite basque; une chemisette froncée en surah grenat, cernée de dentelle, col droit; à la manche un parement en dentelle. Au contour de la draperie-tablier est appliquée une dentelle moins haute que celle de la jupe.



Costume à mille carreaux changeants gris et cerise, de M^{lles} Vidal, 104, rue de Richelieu.

EXPLICATION DE LA GRAVURE COLORIÉE 4520

Costume en satin blanc. — Jupe en taffetas couverte par trois grands volants de satin blanc frangés d'herbe verte et ornés, dans le bas, d'un treillage de roses et de muguet. Derrière, ceinture en moire blanche à longs pans et coques. Sur les coques s'appuie la pointe du corsage dont le décolleté reçoit une frange d'herbe montée sur un cordon de roses et de muguet. Dans les cheveux, touffe de roses et de muguet. — Gants de Suède. — Bas de soie brodés de boutons de roses. — Souliers en satin blanc.

Costume en surah et crêpe mais. — Sous-jupe en taffetas couverte par une seconde jupe en crêpe mais qui, devant, forme un grand bouillonné dont le bord inférieur retombe sur un volant plissé en surah, lequel volant est couvert de crêpe et coupé, au-dessus de l'ourlet, d'un ruban en moire mais; le dépassant frisottant. Corsage à taille

ronde en surah couvert de crêpe froncé; au décolleté carré deux volants de crêpe, l'un tombant, l'autre remontant, froncés à la paysanne; flot d'étroit ruban au milieu. Manche drapée avec un papillon sur l'épaule. Ceinture en ruban de satin mais, à rayures moirées transversales, enroulée autour de la taille, avec une seule coque à pans retenue de côté par un chou. Un ruban noué autour du cou. — Bas de soie à jour. — Souliers en satin mais. — Gants de Suède fauve foncé.

Robe en tulle de laine crème moucheté, posée sur un dessous en surah cerise, pour enfant de 4 ans et plus (Modèle de madame Taskin). — Blouse en tulle froncée à la taille, avec une chemisette bouffante et une ceinture en surah cerise nouée de larges coques. Manche large froncée au poignet. Cette robe pour enfant de 2 à 6 ans coûte 60 fr., et 80 fr. de 6 à 8 ans.

CAUSERIE

Une Nuit de Cléopâtre — Les portraits du siècle. — Le prix de beauté. — Au nom de la charité. — Morts et mariages, larmes et sourires, la pluie et le beau temps.



EST un péril que de choisir, pour le transformer en opéra, un sujet qui, traité déjà par une plume célèbre, demeure dans la mémoire de chacun.

La représentation de la dernière œuvre de Victor Massé à l'Opéra-Comique, en est une nouvelle preuve. Quelles images poétiques, d'une couleur locale merveilleuse, servie par la science d'antiquaire la plus profonde, par la langue la plus souple et la plus riche, ce seul titre : *Une Nuit de Cléopâtre*, ne rappelle-t-il pas ! Toute l'essence du talent de Théophile Gautier est enfermée dans cette courte nouvelle, qui nous montre la femme la plus femme et la plus reine qui ait jamais existé, ennuyée de sa beauté parfaite, de son pouvoir sans bornes et capable, pour chasser l'ennui, de condescendre à réaliser le rêve d'un pauvre diable, quitte à le replonger ensuite dans le néant après avoir fait de lui l'égal des dieux.

L'aube se lève, quatre hérauts d'armes entrent dans la salle du festin, ce sont les officiers de Marc-Antoine qui ne précèdent leur maître que de quelques pas. Le trop heureux Meiamoun boit le poison qu'en silence lui présente un esclave ; il tombe comme frappé de la foudre et dans la coupe de Cléopâtre roule une larme. Cette larme, la seule qu'elle ait versé de sa vie, va rejoindre la perle fondue. Quand Marc-Antoine demande ce que signifie ce cadavre renversé sur les dalles : « C'est, répond Cléopâtre en souriant, un poison que j'essayais pour m'en servir si Auguste me faisait prisonnière. Vous plairait-il, mon cher seigneur, de vous asseoir à côté de moi et de voir danser ces bouffons grecs ? »

Hélas ! combien le carton peint, éclairé par les quinquets d'une rampe, traduit mal les prodigieux décors évoqués en quelques mots de génie !...

Le public a beau s'extasier devant les chefs-d'œuvre de M. Lavastre, la cange royale qui glisse sur des coulisses au gré d'un Nil en toile verte, ne représente nullement l'esquif des premières pages, côtoyant ces rivages où la plus colossale des architectures dresse ses propylées, ses pylônes, ses sphinx accroupis, ses palais demesurés, ses temples énormes entremêlés aux étrangetés d'un ardent paysage dont on croit sentir la chaleur d'incendie. Le pêcheur Manassès, sous les traits de Talazac, ressemble médiocrement à ce beau Meiamoun, le tueur de lions, qui, au péril de sa vie, s'est caché dans le feuillage, tandis que la reine d'Égypte sort des eaux comme Vénus. La cascade même qui a tant de succès, ne saurait résumer les splen-

deurs de ce séjour de la volupté « les bains de Cléopâtre » — et l'orgie, hélas ! qu'est-elle devenue ?... Si nos plus belles fêtes modernes sont mesquines auprès de ces somptuosités du monde antique, le corps de ballet de l'Opéra-Comique est bien pâle auprès de l'essaim des danseuses qui, au bruit des crotales et des tambours, célèbrent sur le mode ionien la fuite des heures noires et blanches ; il n'y a vraiment que la beauté de mademoiselle Heilbronn qui puisse faire illusion, quoique sa robe lamée d'argent ne soit pas tout à fait de l'air tramé comme le voudrait le récit, qui montre si bien tout ce que doit forcément cacher l'opéra.

La musique ne se ressent guère des cruelles souffrances du compositeur qui l'écrivit à ses derniers moments : on y remarque des choses délicieuses : la barcarole de Talazac entre autres, le cantabile « rayon tombé des cieux », un chœur de femmes, la chanson de Charmion, et le duo d'amour de la fin ; mais l'auteur des *Noces de Jeannette* et de *Galatée* ne s'est jamais piqué d'orientalisme, il ne sait pas nous faire respirer dans un son, comme Théophile Gautier le faisait dans un mot, la fleur du lotus ; en sortant on n'est qu'à demi satisfait, malgré la sympathie qui s'attache au nom de Victor Massé, malgré le talent des interprètes ; on critique, on bâille un peu... et cela parce qu'on se souvient de la vraie *Nuit de Cléopâtre*, cette nuit exhumée des abîmes du passé par un puissant magicien à l'œuvre duquel il ne faut plus toucher.

..

Une visite aux Portraits du siècle avant de commencer nos promenades dans les galeries du Salon, pour lesquelles nous avons tout le temps nécessaire. À l'École des Beaux Arts, nous saluerons de glorieux morts, des mortes charmantes et aussi des vivants illustres réunis au profit des pauvres, car c'est la Société philanthropique, vous le savez, qui a pris de nouveau l'initiative de cette belle Exposition. Peut-être est-elle moins parfaite que la première sous le rapport de la peinture, quoiqu'on y trouve ça et là des œuvres comme *la Jeune fille à l'œillet*, de Flan-drin, deux superbes Goya, plusieurs Prudhon incomparables, et parmi les modernes, des portraits de Delaunay, de Baudry, de Ricard, qu'on peut bien appeler des portraits de maîtres. Nous en dirons volontiers autant de ceux de mademoiselle Jacquemart : M. Duruy et M. Dufaure.

D'autre part, la seconde Exposition est plus intéressante encore que sa devancière au point de vue historique. Toute l'épopée napoléonienne est là, commençant à madame Mère, à Lætitia Ramolino, vieille déjà, son grand œil noir tristement fixé sur la destinée tragique de son fils, la physionomie sombre et sauvage, l'air d'une bohémienne prédisant un malheur, —

depuis cette racine féconde d'où jaillirent tant de rameaux destinés à grandir et à être brûlés en un jour, empereurs et rois, reines et princesses, jusqu'à ce type de beauté fine et virile à la fois, le Premier Consul, par Gros, qui relègue dans l'ombre les Napoléons de Greuze et de Lefèvre; depuis la figure byzantine, hiératique, pour ainsi dire, qui pourrait être celle de Justinien à Ravenne, et où M. Ingres a entassé les symboles du pouvoir jusqu'à ne plus lui laisser rien d'humain, jusqu'à cette faible, froide et immobile effigie équestre du vainqueur de Solérino, signée Alfred de Dreux, et dans l'intervalle, la famille du Roi de Naples, Joséphine, la reine Hortense.

Heureusement, Prudhon est, nous l'avons dit, représenté par des ouvrages plus importants que ces deux dernières figures, par madame de Dino d'abord, duchesse de Talleyrand-Sagan, la nièce favorite du grand diplomate. C'est la grâce même, la grâce jeune et naïve... Ne vous y trompez pas, ce sourire, ce regard d'enfant, cachaient un esprit à la hauteur de celui de la princesse de Lieven. Cette ingénue eut une grande influence sur la politique de son temps; les destinées de l'Europe s'agitaient dans son salon, où l'on devait être cependant singulièrement distrait des affaires par un tel visage! Celui de madame Récamier, par Gros, une Récamier apocryphe d'ailleurs, en pâlit sous un bonnet de nuit, dont semble se moquer madame de Staël, que Gérard a peinte en turban, comme une Sybille, et qui pose comme une Muse pour la postérité. Le groupe exquis des belles et fraîches Anglaises que nous présentent Reynolds, Gainsborough, Lawrene, ne font pas oublier cette incarnation du charme français. Nous lui décernons ici un prix mieux mérité que celui qui vient d'être accordé, sur la foi d'une photographie, à certaine demoiselle dont on vend depuis quelques jours l'effigie, sous les arcades de la rue de Rivoli.

Devant les portraits du siècle, on savoure le plaisir d'être en bonne, spirituelle et gracieuse compagnie, sauf deux ou trois exceptions, savoir : un groupe d'horribles inconnues, par David, des créatures grotesques autant que hideuses, qui représentent « les nouvelles couches »; la tête de Fieschi, après l'exécution, signée Brascassat, avec le propre sang de l'original (nos jeunes réalistes n'ont donc rien inventé); enfin Marat expirant dans sa baignoire. La mort et le respect d'un grand peintre républicain ont ennobi cette tête de monstre.

Nous nous en détournons cependant pour regarder de préférence la Charlotte Corday, dont M. Baudry a reconstitué le portrait unique ébauché par un capitaine de la garde nationale, moins artiste que soldat. Honneur au brave garçon qui nous a laissé, si informe qu'il fût, un reflet de ce noble et ravissant visage auquel le génie d'un véritable peintre devait donner, par la suite, l'aurore qui lui convient.

De même un soldat, de garde à la Conciergerie, barbouilla ce précieux portrait de la reine Marie-Antoinette qui est gardé comme une relique dans le palais du duc d'Arenberg, à Bruxelles.

C'est la charité qui a inspiré la plus curieuse des expositions du moment, — et Dieu sait pourtant qu'il y en a

beaucoup, qu'il y en a trop, sans parler de celle du peintre allemand Menzel, dont nous ne pouvons faire un meilleur éloge qu'en disant l'admiration que Meissonnier a pour elle; c'est la charité qui fait vendre la photographie de la plus belle fille de France, récompensée comme telle par le don d'une parure de diamants; c'est pour la charité que la comtesse de B., que la duchesse de M., que madame de P. et tant d'autres se sont évertuées, pendant des journées et des semaines, à créer de leurs doigts de fée des fleurs artificielles, belles comme des fleurs vraies, des broderies, des chiffons variés, toutes les marchandises de la vente qu'a couronnée un concert-exhibition, nos plus grandes dames jouant dans cette symphonie burlesque d'un instrument quelconque, ne fût-il que tambour, crécelle ou mirliton, pour le plaisir de quiconque payait vingt francs. Sans doute, cette excentricité les amusait, mais songez que la fin justifie les moyens, surtout lorsque les moyens n'ont en somme rien que de très innocent, et que la fin est d'apporter une énorme recette à cette œuvre sublime de la Charité maternelle, patronnée par Marie-Antoinette qui l'a léguée aux souveraines de France. Il n'y a plus de souveraines. Ces dames s'évertuent donc à remplacer de leur mieux la protection royale en usant des ressources que leur laisse la République. Même en république, tout badaud qui a quelques louis dans sa poche aime à voir un joli visage couronné d'un grand nom, sourire en lui offrant un porte-cigares, un bouton de rose, un verre de champagne ou en lui tendant la bourse de quêteuse. On assure que la comtesse de Pourtalès a vendu pour vingt mille francs de chapeaux! La veille, l'œuvre de Villepinte avait eu aussi sa Fête de bienfaisance au profit des jeunes poitrinaires, sous le patronage de S. E. le Nonce et de S. A. la princesse Blanche d'Orléans.

Musique sérieuse et d'un réel intérêt chez la seule femme du monde à qui l'on puisse donner justement le titre de compositeur, madame de Grandval. Le faubourg Saint-Germain s'est partagé entre cette fête et une matinée de contrat qui avait lieu le même jour, rue de la Chaise. On allait de l'une à l'autre, les toilettes habillées du matin s'étalant dans toute leur élégance intime, de jolis chuchotements féminins bourdonnant autour des tables couvertes de diamants, d'éventails de prix, de bibelots précieux, de tous les trésors de la corbeille, les friandises du lunch appelant un essaim de gourmandes autour d'un buffet chargé de glaces et de fruits; ce genre de raout tend décidément à remplacer la soirée traditionnelle.

Et ce même jour encore, car tout est contraste ici-bas, un jour de giboulées de mai, où la pluie d'orage s'entremêlait capricieusement au soleil, deux enterrements de femme avaient lieu dans l'église de Sainte-Clotilde, celui de la marquise de Moustier, née Mérode, accompagnée jusqu'à sa dernière demeure par tous les plus hauts représentants de la noblesse de France et de Belgique; celui de madame Jules Sandeau, la veuve du romancier, de l'auteur dramatique, (La suite à la page 716.)



Costume en étamine beige et velours loutre.

Costume en dentelle noire.

MODÈLES DE MADAME TURLE, 9, RUE DE CLICHY

Costume en étamine beige et velours loutre. — Sous-jupe en taffetas, couverte d'une jupe en étamine dépassée par un tuyauté en velours. Une dentelle crème, brodée de soie loutre, est drapée en écailles au tiers de la jupe; des nœuds en velours retiennent les plis; au-dessus, est montée par des plis une draperie en étamine, sur laquelle descend une ceinture en velours, drapée de plis, qui tient au corsage et en cache le bord; un flot de coques l'arrête sur la hanche, près de la tournure arrondie formée par un lé de velours monté à plis creux. Une chemisette en dentelle brodée plissée en éventail se perd sous le devant;

col droit et nœud de coques plates de côté. A la manche un très haut parement en dentelle.

Costume en dentelle noire. — Jupe en taffetas, au bas un plissé, puis quatre volants en dentelle voilés d'une tunique ouverte de côté et montée par des plis aux lés de derrière. Un ruban en satin part de la taille, pique la tunique vers le milieu et se noue de deux coques tombantes avec pans. Corsage en surah, avec un fichu de dentelle plissé et croisé à la taille; les pans arrondis, fixés de côté. Manche en dentelle, la draperie arrêtée par un nœud.



Coiffure de bal.

De M. Virgile, 52, rue Basse-du-Rempart.

Coiffure de bal.—Les cheveux légèrement ondes, ou coquet posé dessus; chignon composé de coques roulées avec une papillote onnée descendant sur la nuque. Bouquet de fleurs placé un peu de côté au commencement du chignon.

Coiffure de bal. — Cheveux ondes, relevés sur les tempes et derrière à racine droite; casque et pouf de plumes roulées avec aigrette.

Ombrelle en satin gris ardoise ornée de choux de dentelle avec cœur en chenille. — Dentelle au contour et pendeloques en chenille à la profondeur des dents; même ornement dans le haut.

Ombrelle en laize crème sur transparent tilleul. — La dentelle coulissée de haut



Coiffure de bal.

en bas donne une profusion de plis sur toute l'ombrelle. Le haut est serré autour du manche par un bracelet en ruban, qui vient, plus bas, se nouer de coques sans pans. Manche énorme en vieil ivoire sculpté et incrusté d'argent et d'or.

Ombrelle en étamine brodée de petits bouquets et drapée en bouillons

sur un transparent feuille de rose. — Au contour, dentelle dépassée par un volant découpé à l'emporte-pièce. Le manche est terminé par un gros cabochon inégal en lapis. Bouquet de roses effeuillées retenu au manche par un nœud en ruban. (Ces ombrelles fai-



Ombrelles et fantaisies.

saient partie du trousseau exécuté par mesdemoiselles Vidal, pour une de nos abonnées de Vienne (Autriche).

Pouf de plumes avec aigrette, pour coiffure.
Collier en perles irisées, monté à un col droit rodé de perles assorties et s'agrafant derrière.

de l'homme de bien, à qui faisaient cortège l'Académie, les notabilités des lettres et du théâtre. Personne ne mérita mieux que madame Jules Sandeau d'avoir des amis et d'être pleurée. Le souvenir de son esprit si vif, de son cœur si jeune encore, sous des cheveux prématurément blanchis, sera gardé par tous ceux qui s'empressaient dans son salon, autrefois bien brillant, attristé depuis des années par un deuil inconsolable. On peut dire que cette mère à qui la destinée avait enlevé un fils qui était son orgueil, est morte de

chagrin, lentement, minée peu à peu, comme on en meurt dans la réalité. Mais sa douleur profonde l'a laissée tout aux autres jusqu'à son dernier jour et le dégoût qu'elle avait de la vie ne s'est manifesté que par l'admirable courage avec lequel son âme ferme a vu venir la mort. L'éloge de l'auteur de *Mariana* et de *Mademoiselle de la Seiglière*, que devait prononcer Edmond About, n'aura, hélas, d'écho que dans une tombe!

T. B.

LE FIANCÉ DE SOLANGE

(SUITE)



E regrette vivement que notre premier revoir soit si court, ma chérie; mais notre intention est d'aller chez ta mère ce soir; tu peux être sûre que nous n'y manquerons pas. »

Solange avait parlé assez haut, en nuancant les mots de façon à ce qu'ils ne manquassent pas leur but, et elle eut la satisfaction de le voir atteint.

« J'ignorais que vous connussiez mademoiselle de Cendré, dit madame Dubreuil avec un peu d'embarras. Peut-être voudra-t-elle nous faire le plaisir de rester un instant avec nous... »

— Merci, madame, mais l'heure de la leçon est écoulée, et l'on m'attend ailleurs, répondit tranquillement Marcelle. »

Après avoir salué avec une dignité qui rappelait le temps où elle recevait les invités de sa mère, elle sortit, non sans avoir reçu une cordiale étreinte de son amie.

Deux heures plus tard, la tante et la nièce se présentaient chez madame de Cendré. Elles entrèrent dans une petite pièce si simplement meublée, qu'elle eût paru pauvre sans les fleurs qui lui donnaient un air presque élégant, et ce je ne sais quoi dont la présence révèle les soins d'une femme intelligente.

Un beau piano à queue, seul objet de valeur qui ornait le salon, supportait un petit portrait à l'huile du colonel, disparaissant à demi derrière un gros bouquet de roses : on sentait qu'une main pieuse disposait ces fleurs pour que l'image du mort parût toujours fêtée.

Le regard de Solange avait embrassé cet ensemble, et des larmes mouillaient ses cils quand elle se jeta dans les bras de Marcelle, qui entraînait avec sa mère.

Pauvre madame de Cendré! les inquiétudes, le veuvage agissaient douloureusement sur cette nature qui n'était pas faite pour la lutte. La femme brillante et un peu frivole se transformait en une ombre pâle et souffrante; son deuil l'amincissait encore; sa taille restait celle d'une jeune fille, mais son visage délicat s'altérait, et des fils gris argentaient ses tempes.

Marcelle, au contraire, semblait se redresser sous l'orage; elle était aussi belle qu'autrefois, avec quelque chose de plus grave, et, par instants, de plus digne. Les vêtements noirs, qui paraissaient doublement lugubres sur le corps amaigri de sa mère, enveloppaient d'une manière sculpturale sa taille superbe. On comprenait que le malheur n'abattait pas cette âme fière, dans laquelle se réfugiait toute l'énergie de la maison.

En revoyant ses amies des jours heureux, madame de Cendré pleura beaucoup; les regrets amollissants se confondirent avec les pénibles souvenirs et les plaintes déchirantes. Solange sentit ce que devait être la vie de Marcelle.

A partir de ce jour, elle la revit quelquefois, mais moins souvent qu'elle ne le souhaitait. Marcelle menait une vie très active; malgré l'immense difficulté qu'éprouve tout jeune talent à se faire connaître dans l'atmosphère hostile ou indifférente de Paris, on lui avait procuré quelques leçons qui lui en attiraient d'autres. C'était, en somme, une façon assez commode de payer une dette de cœur ou de reconnaissance, de la part des anciens amis — ceux qui, meilleurs que d'autres, eussent rougi d'abandonner absolument la veuve et l'orpheline.

Ces leçons n'absorbaient pas tout le temps de Marcelle, mais les mille soucis du ménage restaient à sa charge. Douce et molle vis-à-vis de l'adversité, comme elle l'était en face du bonheur, madame de Cendré subissait sa situation sans chercher à s'y soustraire ou à en atténuer le poids. Choyée autrefois par son mari, elle l'était maintenant par sa fille, sans se rendre compte le moins du monde de son égoïsme.

Les deux jeunes filles se voyaient donc assez peu, ce qui aidait Solange à garder le secret des événements intimes accomplis pendant leur séparation. Marcelle savait que l'engagement de son amie et d'Aimery de Saint-Yon était rompu, et en éprouvait peu de surprise, d'après ses observations antérieures. Comme par un accord tacite, le nom d'Alan ne se prononçait jamais entre les deux amies; réserve très naturelle chez Solange, mais qui l'était peut-être moins chez

Marcelle. Quoi qu'il en fût, mademoiselle d'Aulnoy ne songeait pas à s'en étonner, ses propres sentiments l'absorbant trop encore pour qu'elle pensât à sonder le cœur des autres.

Plus de deux ans s'écoulèrent ainsi. La France se relevait lentement, et ceux qui avaient souffert l'imitaient, les gens pratiques se disant qu'après tout, il faut vivre, et qu'on ne peut pas toujours pleurer les morts. Le deuil de madame de Cendré devenait moins profond; celui de Marcelle, au contraire, gardait presque sa rigidité, et le motif qu'elle en alléguait était que ce cadre sévère la protégeait mieux dans ses courses à travers Paris.

Lady Almeston, revenant d'Ems, passa quelque temps à Paris; c'était la première fois qu'elle s'y arrêtait depuis la guerre. Maggy accourut chez Solange, et y rencontra Marcelle: les trois jeunes filles, dont les destinées suivaient des fortunes si diverses, se trouvaient enfin réunies après leur longue séparation.

Il y eut à la fois des rires et des larmes dans l'effusion de cette rencontre, troublante pour mademoiselle de Cendré comme tout ce qui lui rappelait un passé encore bien récent: la note gaie fut donnée par Maggy, que Solange observait curieusement. Son chagrin, aussi peu profond que son caractère, faisait depuis longtemps place à l'oubli; mademoiselle d'Aulnoy en acquit la certitude avant un quart d'heure de conversation.

Mais si la rieuse Anglaise avait parfois mauvaise tête, elle gardait du moins bon cœur, et ses yeux se mouillèrent quand elle embrassa mademoiselle de Cendré, elle-même plus émue qu'elle n'aimait à le laisser paraître.

« Pauvre Marcelle!... Ainsi, vous donnez des leçons pour vivre?... Oh! c'est affreux.

— Pas si affreux que vous le pensez, chère Maggy. Je m'y résignai assez vite, et maintenant, j'y suis faite. Si je retrouvais mon pauvre père à notre foyer, le soir, je ne m'estimerai pas trop à plaindre.

— Mais les exigences des uns, et la sottise des autres, et l'indifférence de tous!... Non, ce serait au-dessus de mes forces.

— Les forces croissent en proportion du fardeau, fit Marcelle avec un sourire mélancolique. Ce n'est pas que parfois, au commencement, je ne me sentisse lasse de tout et de moi-même, insuffisante vis-à-vis de ma tâche, inhabile à enseigner ce que je n'avais jamais raisonné, incapable de conserver quelque patience. Et je vous assure, mes chères, qu'il en faut souvent une forte dose pour supporter les élèves ou leurs parents, quand ce n'est pas les uns et les autres. Lorsqu'un enfant ne fait pas de progrès, c'est la faute de la maîtresse; si elle a une migraine, c'est qu'on la fait trop travailler; quand elle est paresseuse, c'est que les leçons manquent d'intérêt. Puis il y a les coups d'épingle: allusions à la supériorité de telle autre institutrice, remarques désobligeantes ou niaises, ton affecté des billets à la troisième personne, le nom de M^{lle} de Cendré écrit en abrégé, et celui de madame X..., l'auteur du billet tracé, dans toute sa gloire. Ce sont des misères, mais on les sent, avant d'avoir le cœur et l'amour-propre armés d'une triple cuirasse, ce qui est aujourd'hui le cas de votre servante. »

Solange regardait la jeune fille d'un air attendri.

« Sais-tu bien, Marcelle, que tu n'es plus la même, non seulement au moral, mais de visage aussi. Que ces deux années t'ont changée, ma pauvre chère! Tu n'es certainement pas moins belle, tu l'es même davantage, mais d'une manière différente: c'est comme ton âme qui rayonne au dehors.

— Le ciel m'en préserve! Mes sentiments et mes impressions doivent au contraire rester bien soigneusement voilés, car ce serait un point vulnérable et il n'en faut pas. Je suis une machine à musique, voilà tout; et je vous l'assure, j'arrive à bien jouer mon rôle.

— Comme tu dis cela en riant, et sans amertume!

— Les lâches retours sur moi-même disparurent quand je me vis vraiment bonne à quelque chose, et que, grâce à mon humble travail, un peu de bien se fit autour de moi. Un jour, ma mère me dit que sans mon appui, elle serait morte: ne me croyez-vous pas suffisamment récompensée?

— Oui, répondit Solange en l'embrassant; mais je crois aussi que tu es la plus noble créature qui existe.

— Non pas. Ne te rappelles-tu point ce que j'étais, il y a deux ans, et les idées que j'émettais dans nos causeries intimes? J'avais plus d'expérience du monde que toi, mais je me sentais moins bonne... Aujourd'hui, un grand devoir m'incombe, et je m'essaye à le remplir, voilà tout. »

Elle n'était plus railleuse comme tout à l'heure, lorsqu'elle parlait des humiliations mesquines que ceux qui paient se croient parfois le droit d'infliger à ceux qui sont payés.

Une gravité attendrie adoucissait les lignes un peu sévères de son visage, et la rendait plus attrayante qu'elle ne l'avait jamais paru à ses deux amies.

C'était l'âme, l'âme vaillante et forte, qui, suivant le mot de Solange, rayonnait sur ses traits fins et purs.

Si mademoiselle d'Aulnoy eût consulté plus attentivement son miroir — si elle se fût regardée comme elle regardait Marcelle — elle aurait reconnu qu'elle aussi portait au front l'empreinte d'une transformation intime.

Quoique madame de Valfontaine ne fût pas très perspicace en cette matière, elle s'en apercevait vaguement et se demandait pourquoi, dans tout l'éclat et le charme exquis de ses vingt ans, Solange n'avait plus l'air d'une très jeune fille. Ce n'était pas un changement physique: on trouvait, au contraire, Solange embellie. Mais il y avait quelque chose de pensif, de résigné dans son joli sourire, un peu plus rare qu'autrefois; son regard semblait voir plus loin, sa voix prenait parfois des inflexions plus profondes.

Rien ne mûrit comme un grand chagrin secrètement et courageusement porté.

Pourtant, il vint un moment où, malgré toute son énergie, Solange ne put plus dissimuler l'alanguissement qui s'emparait de son être: il semblait que le temps usât ses forces au lieu de les réparer. Elle n'avait pas, comme Marcelle, la ressource d'un labeur matériel et impérieux, l'aiguillon de la nécessité, et le noble mobile qui relevait à ses propres yeux les fonctions vulgaires de l'artiste. Quoique Solange se fit une loi du travail, ses doigts seuls s'occupaient, l'imagination ne pouvait briser ses ailes; et madame Pauline

si tendrement dévouée, n'était cependant pour cette peine secrète ni une consolatrice, ni un soutien.

Elle s'inquiéta lorsqu'elle vit pâlir sa nièce; et la Faculté se déclarant incompétente à soigner une maladie qui n'existait pas, la bonne tante songea qu'un voyage serait peut-être une distraction salutaire. Lady Almeston et Maggy partaient pour Rome; se joindre à elles était une manière charmante de visiter l'Italie.

Parcourir ces contrées baignées de soleil, embellies par tout ce que l'art peut ajouter aux splendeurs de la nature, connaître ce pays aux enivrants parfums et aux grands souvenirs eût été, en d'autres temps, une joie vive pour Solange. Mais elle était à une de ces heures où les ressorts de l'âme paraissent brisés, où, si l'on garde encore quelque énergie pour le devoir, on a perdu la faculté de goûter toute espèce de jouissance. Puis, Alan lui ayant longuement parlé de l'Italie, vers laquelle s'étaient dirigés ses premiers pas de touriste, la voir sans lui devenait une souffrance de plus.

Avant d'arriver à Rome, on s'arrêta dans les grandes villes qui, leur rôle actif et belliqueux terminé, empruntent un double lustre à ce qu'elles furent dans l'histoire et à ce qu'elles restent au point de vue artistique. Mais ni Gênes et son port superbe, dominé par les palais et les portiques, ni Milan et sa cathédrale dont les mille flèches de marbre étincellent au soleil, ni Venise et ses lagunes, où l'air même qu'on respire s'empreint d'une étrange et tragique poésie, ni Florence, la fleur de l'Italie, la bien-aimée des poètes et des peintres qui semblent lui avoir légué leur âme; aucune de ces cités-reines ne put l'arracher un instant à la torture du souvenir. Elle admirait et goûtait le beau idéal sous toutes ses formes, avec la délicatesse et la profondeur de sa nature remarquablement douée; mais à travers les salles des *Offices* et du Musée Pitti, comme dans les palais du *Canal Grande* et sous les voûtes d'or des basiliques, elle portait le même fardeau avec la même souriante résignation.

A Rome, elle éprouva une impression de soulagement que connaissent bien les âmes fatiguées de la lutte. Elle se sentit dans un milieu nouveau et vivifiant, sur une terre sanctifiée communiquant l'énergie au croyant qui la foule... Ce qu'on a écrit et dit sur cette influence pacifiante de Rome, sera toujours exact. Il semble que de ces vieux murs émane une force mystérieuse, et qu'au contact de toutes ces grandes choses, l'esprit se retrempe pour retourner au combat.

Lorsque après avoir prié avec larmes sur le tombeau des Apôtres — ce véritable cœur du monde chrétien, où brûlent nuit et jour les lampes d'or symboliques — Solange se releva, elle n'était plus absolument la même. Le fardeau existait toujours; mais l'âme qui, tout à l'heure, fléchissait sous son poids, le trouvait moins lourd depuis qu'une main divine l'aidait à le porter.

XIX

Le boulevard présentait cet aspect animé, brillant, qui semble, aux étrangers nouvellement débarqués, d'une séduction si captivante. Les cordons de gaz s'alignaient à perte de vue, les magasins aux devan-

tures coquettes et splendides étalaient leurs merveilles sous les feux des réflecteurs ou sous la lumière changeante des lampes électriques; les restaurants à la mode offraient aux gourmets l'attrait de menus pantagruéliques ou délicats jusqu'au raffinement. Tout était luxe et plaisirs dans cette longue avenue, unique au monde, et qui suffirait presque seule à faire de Paris la ville élégamment joyeuse, à laquelle nulle autre ne peut se comparer.

Est-ce bien la cité qui, moins de trois mois auparavant, subit une succession de calamités sans exemple; qui manqua de pain, vit l'étranger dans ses murs, se courba sous une tyrannie sanglante et fut menacée de s'engloutir dans les flammes du pétrole? Quelle fée la toucha donc de sa baguette magique, pour relever tant de ruines matérielles et morales? Quelques-uns nomment cette fée bienfaisante une vitalité merveilleuse; d'autres prononcent les mots de légèreté et d'égoïsme. Peut-être ces deux causes se combinent-elles, et les vaillants s'efforcent-ils de relever les courages, tandis que les faibles cherchent simplement l'oubli.

Deux hommes cheminent parmi cette foule affairée, et leur calme presque flegmatique contraste avec ce quelque chose de fiévreux qui flotte dans l'air. Ce ne sont certainement pas des Français, mais il est non moins évident que ce sont des hommes du meilleur monde, des parents, si l'on en juge à la similitude de leurs types.

Leur nationalité n'est d'ailleurs pas un mystère pour ceux qui les coudoient, car ils s'entretiennent en anglais.

« Eh bien, Ronald, quel effet vous produit ce Paris que vous souhaitiez si vivement voir? »

— Un effet qui surpasse mon attente, je l'avoue. Quelle gaieté, quelle splendeur, quel goût exquis dans les moindres détails! Je vis comme dans un songe, dont je ne m'éveille que chaque soir — ou chaque matin — en rentrant dans ma chambre d'hôtel.

— C'est généralement l'instant où les rêves commencent; mais vous n'avez jamais rien fait comme les autres, cousin.

— Vous avez beau jeu à me railler, Alan, vous à qui toutes ces féeries sont familières, et qui êtes presque aussi Parisien qu'Écossais. Mais moi, qui, jusqu'à vingt-trois ans, ne connus d'autre ville qu'Édimbourg et d'autre lieu d'agrément que son Université, j'ai la sensation de m'éveiller pour la première fois à la vie.

— Voyons, mon cher, il faudrait pourtant nous entendre. Tout à l'heure, vous parliez de songe perpétuel, et maintenant, c'est votre réveil que vous célébrez... Apprendriez-vous déjà des Français l'art de n'être pas logique?

— Je croyais que la France demeurerait votre idole.

— Oui, je l'aime — et la voix d'Alan Oakvil s'altéra — je l'aime, parce qu'elle fut ma seconde patrie, parce que je la vis sanglante et brisée, parfois aussi héroïque... Mais c'est en raison de cet attachement, qui, d'autant de l'enfance, tient aux fibres mêmes de mon cœur, que je lui en veux de sa facilité à oublier, de son ardeur au plaisir sous toutes les formes. Moi, un étranger, je ne puis mettre le pied dans ces murs sans que les souvenirs m'étreignent à la gorge; et jugez vous-même si tous ces gens paraissent avoir traversé les catastrophes que vous savez.

— Oui, les Français ont un caractère un peu léger, mais ils n'en sont que plus aimables. Et quant aux Françaises...

— Je croyais qu'elles vous faisaient peur.

— Distinguons, comme disait mon professeur de philosophie. Je les trouve charmantes, moins idéales peut-être que nos blondes *misses*, mais incomparablement plus vivantes, et, par cela même, plus captivantes. Quant à l'impression dont vous parlez, je ne m'en cache pas. Oui, ces femmes pour qui la toilette est un art, ces sirènes qui savent paraître séduisantes alors qu'elles sont peut-être à peine jolies, ces charmeuses qui jonglent avec les finesses de l'esprit comme avec les cœurs...

— Quel lyrisme ! Ronald, l'atmosphère de Paris vous transforme.

— Eh bien, non ! En redescendant au fond de moi-même, je me retrouve bien l'enfant de nos landes sauvages, le petit-fils des chefs de clans, l'homme pour qui tout ce qu'il voit ici n'est qu'une fantasmagorie fugitive, et qui, demain, rentrera dans ses montagnes, pour n'en peut-être plus sortir. Ma place est marquée là-bas ; je ne suis pas destiné à vivre de cette vie brillante... Quant à vous, le futur marquis de Dongall, l'héritier d'une famille quasi-principière, que vous dédaigniez cette haute existence pour laquelle vous êtes fait, cela vous va bien et ne manque pas d'un certain chic.

— Décidément, mon cher, vous devenez plus Français que moi, puisque vous jugez notre belle langue assez pauvre pour que les termes de l'argot parisien l'enrichissent. Mais vous avez raison ; c'est peut-être parce que tous ces plaisirs restent constamment à ma portée, que je ne m'en soucie pas. Quand je vins ici le mois dernier, j'accompagnais mon oncle, qui ne sait pas vivre trois ans hors de Paris, tout en critiquant la moderne Babylone avec la dernière amertume. — Un compromis eut même lieu entre nous à ce sujet, et il fut convenu que les Français et leurs défauts seraient bannis de nos entretiens. — Bref, j'accompagnais mon oncle fort à contre cœur, car je m'étais promis de ne plus mettre le pied dans cette ville... et je réserve ma liberté en vivant ici à peu près comme je pourrais le faire à Oakvil-Abbey.

— Par exemple, cela me semble difficile.

— Pas tant que vous le croyez, Ronald. Toute cette fantasmagorie, comme vous la nommez si bien, exerce sur vous l'attraction du nouveau : pour moi, qui en connais les trucs, j'éprouve l'impression que vous ressentiriez au théâtre, si vous observiez des coulisses la féerie que vous applaudissez dans la salle.

— Mais mon cher, ce n'est pas une si mauvaise place que les coulisses. Hier, dans celles de l'Opéra, j'eus la bonne fortune d'être présenté à M.. Vous devez le connaître ?

— De nom, oui, et encore !... Mon ami, vous parlez à un homme qui tourne depuis longtemps le dos à tout ce qui vous attire, vous autres, frivole jeunesse. Moi, je ne suis plus jeune...

— Vous avez vingt-huit ans !

— Tous n'ont pas l'âge qu'ils portent... Je suis mûr, vous dis-je, et ma maturité date d'une époque qui me semble déjà lointaine. Je suis désabusé de tout ce qui vous enivre, à un point dont vous seriez sans doute fort surpris.

— Mais, malheureux, à quoi vous servent donc votre indépendance, votre fortune et l'avenir superbe que tant d'autres vous envient ?

— A fort peu de chose... et je vous l'atteste, cousin, si aujourd'hui mon oncle me disait : Je vous garde toute mon affection, mais Ronald Oakvil sera mon héritier, je vous l'affirme, ami, je vous serrerais la main comme je vous la serrais hier.

— Je le crois, Alan, je vous sais assez généreux pour cela. Mais laissez-moi vous répondre que c'est une hypothèse plus qu'in vraisemblable — ce dont je suis loin de me plaindre. Vous êtes le neveu, vous possédez tous les droits, ceux de la naissance, et par surcroît, ceux du mérite personnel. Moi, je suis un joyeux vivant — pas un *viveur*, je tiens à établir la différence — un bon garçon original à ses heures, intelligent, je m'en flatte, mais non votre égal en tous points. Près d'un homme comme vous, il n'y a pas à éprouver de fausse honte, n'est-ce pas ? J'ai ma petite valeur, mais enfin je ne suis pas un Alan Oakvil, élevé pour les grandeurs comme le prince héritier pour la couronne paternelle.

— Vous êtes le meilleur des parents, le plus loyal des amis, et si un jour, ce que vous appelez mes grandeurs me met à même de vous rendre quelque service, je les apprécierai mieux que je ne le fais aujourd'hui.

— Merci, Alan... Mais vrai, je vous plains ; je vous croyais plus heureux que cela. Comment, vous que les hommes jaloussent et que les femmes admirent, vous à qui les mères sourient, et que les jeunes filles...

— Oui, je sais : on fait la cour à mes biens et à mon titre... en expectative.

— Et à vous aussi ; vous êtes très séduisant, mon cher, dans votre impassibilité qui, chez un autre, paraîtrait un calcul — les femmes n'ayant d'yeux que pour qui ne semble pas les voir. J'en connais plus d'une chez nous que votre froideur n'effraye guère, et même ici...

— Laissons ce sujet, Ronald. Tout ce qui touche à l'amour est lettre morte pour moi.

— Ah ! ça, mon cher, vous me faites marcher de surprise en surprise. Non seulement vous méprisez ce que tous jugent éminemment désirable ; avec des revenus très respectables, vous menez une existence d'ermite ; mais pour combler la mesure, vous déclarez que, jugeant la lignée des Oakvil assez longue, vous ne vous mariez pas.

— C'est à vous que reviendra l'honneur de perpétuer ce vieux nom que vous regretteriez si fort de voir tomber en quenouille.

— Oh ! moi, encore une fois, ce n'est pas vous. Je ne me marierai pas, ou j'épouserai la femme de mon choix, dans quelque condition sociale que je la rencontre, pourvu qu'elle soit digne de devenir une Oakvil. Je puis faire cela, moi qui ne suis rien : vous vous devez à la gloire de la famille.

— Eh bien ! la gloire de la famille se passera de mon concours, car je suis fermement résolu à mourir garçon. »

GEORGES DU VALLON.

(La suite au prochain numéro.)





Costume d'intérieur
en velours mousseline et laize de laine
crème.
De M^{me} Pelletier-Vidal, rue Duphot, 17.



Berthe-duchesse en crêpe de Chine
crème brodé.
De M^{me} Pelletier-Vidal, rue Duphot, 17,
près la Madeleine.

Casaque en surah ou velours bleu ou mauve. — Façon très ajustée, à basque plissée de deux plis creux et fendue; le devant largement échancré, se ferme sous la poitrine, de là les côtés s'enfuient et dégagent une longue chemisette en dentelle qui fait crevé dans l'échancrure de la poitrine. Une collerette pierrot en dentelle, montée au col droit qui est en velours. La manche en dentelle forme deux crevés serrés dans une manche en velours très échancrée extérieurement. Une dentelle dépasse la basque de la casaque et remonte en spirale le long de la fente. Col-fichu en surah bleu pâle avec jabot de dentelle.



Col-fichu en surah.

Berthe-duchesse en crêpe de Chine crème brodé. — Cette berthe se fait aussi en tulle-dentelle et se rehausse de dentelle. Notre modèle est en crêpe de Chine. On taille une longue pointe que l'on arrondit; on forme des plis qui doivent être maintenus par des points invisibles, en chiffonnant un peu l'étoffe, pour qu'ils n'aient pas l'air apprêté. Les plis tournent sur les épaules et se rejoignent derrière; un nœud sur l'épaule droite.

Col marin en surah. — De chaque côté, deux pans-fichu froncés sous le col et pincés à la taille par des bouclettes en ruban. Une ruche en dentelle sur le col droit, et un double jabot jouant sur le surah.

A ce numéro sont jointes la gravure coloriée 4520, et une planche de Patrons imprimée recto et verso :

PREMIER CÔTÉ

Corsage, première toilette (gravure n° 4518).

Blouse anglaise (petite fille), sixième toilette (gravure n° 4518). — Blouse petit garçon, page 7 (Album de Mai).

DEUXIÈME CÔTÉ

Corsage et jupe, costume d'intérieur, page 2 (Album de Mai).